

MEYERBEER COMPOSANT

Il y avait autrefois à Paris, à l'entrée de la rue Richelieu, du côté du boulevard, trois hôtels situés l'un à côté de l'autre: l'hôtel de Castille, l'hôtel de Paris et l'hôtel des Princes. Le premier de ces hôtels est occupé aujourd'hui principalement par le journal le Temps; l'hôtel des princes a fait place au passage du même nom; l'hôtel de Paris aussi a perdu son titre en changeant de destination. Dans cet hôtel, il y avait un appartement occupé jadis par Meyerbeer chaque fois qu'il venait à Paris, une seule fois exceptée, où sans doute il n'a pu l'avoir et où il est resté peu de temps. Cet appartement paraissait lui offrir la convenance et la liberté nécessaires; en même temps, il était situé près de son éditeur, près de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Il se trouvait au fond de la cour, au premier étage, au-dessus de l'horloge. Il comprenait une entrée, au bout de laquelle il y avait la chambre à coucher située sur le côté gauche de la cour. Près de cette chambre, il y avait un petit réduit où couchait le domestique que Meyerbeer amenait toujours de Berlin. De l'entrée et de la chambre à coucher, on passait au salon à deux fenêtres, faisant face au vestibule d'entrée de l'hôtel. A côté du salon, il y avait le cabinet de travail, adossé à l'hôtel de Castille. Le meuble principal du cabinet était un grand piano carré dont le dessus était fermé, mais Meyerbeer avait fait élever du couvercle la partie qui se rabat; de cette manière le dessus du piano pouvait servir de table pour lire et pour écrire, et le maître pouvait à volonté promener ses doigts sur le clavier pour essayer un passage. C'est toujours devant ce piano qu'on le voyait assis, tournant le dos au mur et faisant face aux personnes qui entraient. Cependant, en composant, il n'en faisait usage que par exception, soit parce qu'il n'en avait pas besoin, soit par précaution contre quelques voisins; il n'y a guère que la redowa du Prophète que l'on se rappelle lui avoir entendu jouer plusieurs fois quand il l'en avait fait; il en paraissait très content. Selon l'usage, il ne composait les airs de danse qu'au moment de les mettre en scène, en s'entendant avec le maître de ballet. Il n'était sans doute pas aussi réservé toujours; ainsi il a raconté qu'à Berlin, chez lui, il avait joué l'hymne final du troisième acte, quand une de ses filles ne put s'empêcher de lui en témoigner son admiration.

Une seule fois, écrit Weber, je l'ai vu de mes yeux enflammé de l'esprit sacré. J'étais allé chez lui, le soir, pour écrire quelques lettres. Je travaillais dans sa chambre à coucher; il vint me dire le contenu des lettres, que je notais rapidement, puis il s'en alla dans son cabinet en me disant de lui apporter les lettres quand je les aurais terminées, contrairement à son habitude, il me recommanda d'entrer sans frapper. Au bout d'une petite heure, j'eus fini, je traversai le salon, un des battants de la porte du cabinet était ouvert, un tapis épais étouffait le bruit de mes pas, mais il faut croire qu'en approchant du cabinet, un léger craquement du plancher trahit ma présence. Meyerbeer releva la tête et, en m'apercevant, il me demanda ce que lui apportais. Ses yeux étaient tout grands ouverts, brillants d'inspiration; c'était superbe, et je restai émerveillé; remarquez

qu'il ne tirait pas un son du piano.

Deux jours avant la première représentation du Prophète, j'allais également chez lui le soir; il était assis comme d'habitude derrière son piano. « Ah! mon cher monsieur Weber, me dit-il quand j'entraî (je traduis ses paroles littéralement, malgré leur tournure germanique), quelle différence quand un opéra vient de la tête (il leva un doigt vers son front) et quand on le voit sur le théâtre! » Il réfléchissait évidemment au résultat obtenu, et il n'avait pas lieu d'en être tout à fait satisfait, son Prophète n'étant pas tel qu'il l'avait conçu par suite des mutilations qu'il avait dû faire au cours des répétitions; il s'agissait principalement du rôle de Jean, trop lourd pour un ténor d'Opéra comique comme Roger. Je parlai tout à l'heure de ces mutilations en détail, mais on peut voir déjà que Meyerbeer composait ses œuvres avec mûre réflexion et n'abandonnait pas le moindre détail au hasard.

D'abord il examinait soigneusement les poèmes qui lui étaient soumis; j'ai eu occasion d'écrire deux lettres à ce sujet. La seconde était adressée à Goubeaux; il lui expliquait pourquoi il ne pouvait pas accepter son texte. Ne connaissant pas du tout le libretto, je ne pouvais pas trop apprécier les motifs donnés par Meyerbeer, mais il paraissait raisonner fort bien. De telles lettres doivent exister encore.

J'ai en sous les yeux le manuscrit du Prophète, avant qu'il fût envoyé à l'Opéra. J'ai pu suivre, jour par jour, le cours des répétitions et les coupures qui furent faites; j'ai pu examiner minutieusement le manuscrit depuis la première note jusqu'à la dernière, en corrigeant les épreuves de la partition d'orchestre; j'ai vu de même l'Etoile du Nord et le Parodon de Ploermel dans la correction des épreuves de la partition d'orchestre; j'ai pu parfaitement vérifier ainsi s'il y avait quelques tâtonnements, quelques retouches. Or il n'en est absolument rien; à part les coupures et un air ajouté dans le Prophète, la musique de Meyerbeer a été exécutée telle qu'il l'avait écrite sans y changer ni une note ni un ornement.

Il se servait toujours de papier grand format à l'italienne. Son écriture était assez petite, mais rapide, très nette et très lisible. Parfois il écrivait de deux façons un passage de la partie vocale de quelques notes, se réservant de choisir dans la suite; des fois aussi il écrivait un passage de la partie instrumentale à côté de la portée exacte, parce que la place était libre; ses petites erreurs provenant de la rapidité du travail étaient toujours faciles à rectifier. Quant à la correction, ou des retouches véridiques, je n'en ai jamais aperçu la moindre trace. Il connaissait parfaitement la musique allemande, la musique italienne et la musique française. Il avait acquis à l'école de Vogler une habileté consommée; il s'était fait très exactement le système à suivre selon les effets dramatiques et les exigences du moment. Il avait écrit écrit Robert le Diable et les Huguenots quand je lui connus; il est donc absurde de parler de la moindre hésitation ou de tâtonnements.

Sans doute, quand il composait, il notait d'abord rapidement les motifs principaux sur un brouillon avant de les mettre en œuvre dans la partition. Il détruisait ensuite ses brouillons; j'en ai cependant un, mais qui n'a pas rapport à ses opéras. J'entraî un jour dans son cabinet pendant

son absence, j'avais à parler au domestique qui y était. J'aperçus dans le panier aux rebuts une feuille de papier de musique; Meyerbeer y avait noté rapidement, sans aucun ordre, les bouts de motifs d'un double chœur sans accompagnement, qu'il avait composé pour un mariage. J'avais copié la cantate, qui avait plusieurs morceaux, sur du papier mince pour être envoyée à Berlin par la poste. C'était une œuvre de circonstance, qui n'a pas été publiée, il faudrait l'avoir, pour bien se reconnaître dans le brouillon que j'ai conservé pour la défense du maître.

En résumé, Meyerbeer composait ses œuvres librement, d'après son inspiration; s'il était obligé d'y faire des coupures, c'était à regret; quant aux additions, on peut voir qu'elles ne valent jamais les morceaux écrits librement et en pleine inspiration. Il n'y a d'exception que pour les airs de ballet qui sont toujours très bons.

SUR LE Mois de Marie

Origine du mois de Marie

L'Eglise, invariable dans sa foi et dans ses enseignements, varie toutefois de siècle en siècle, selon les besoins de ses enfants, les moyens de les rappeler et de les maintenir dans la vertu. Parmi ces moyens, les pratiques de dévotion envers Marie occupent un des premiers rangs.

Le mois de Marie a pris naissance en Italie. Saint Philippe de Néri, vers la fin du seizième siècle, se sentait vivement pressé de consacrer tout un mois à la Reine du ciel, et de choisir de préférence le mois de mai en l'honneur de la Vierge pleine de grâce. Ami de la jeunesse chrétienne, le saint avait remarqué qu'au retour du printemps, toutes ces jeunes âmes avaient besoin d'un frein plus puissant, ou plutôt de pratiques pieuses qui fissent une heureuse diversion aux entraînements extérieurs de la nature, plus nombreux à cette époque. Il les appela donc à Marie, les convoqua à l'autel de cette aimable Mère, les invitait à des prières de chaque jour, et leur imposait, en l'honneur de leur divine protectrice, au moins une communion fervente dans le cours du mois de mai.

Une institution si bien appropriée aux besoins des âmes ne pouvait manquer de s'étendre et de se propager. Inaugurée pour la première fois, comme exercice public, dans l'église des religieux de Saint-Camille de Lellis, à Ferrare, en l'année 1784, la dévotion du mois de Marie fut bientôt répandue dans le reste de l'Italie, surtout à Rome, à Naples et dans la Sicile. Pour favoriser de plus en plus ce pieux mouvement, Pie VII accorda une indulgence plénière à tous les fidèles qui feraient le mois de Marie, le jour où ils communieraient à cet effet, et une indulgence de trois cents jours pour chaque exercice.

La France ne tarda pas à adopter cette pratique. Le premier « Mois de Marie » traduit de l'italien, fut dédié à la fille du roi Louis XV, Madame Louise, carmélite à Saint-Denis. Ces pieux exercices se firent d'abord dans des chapelles particulières. C'est de nos jours seulement que cette dévotion est devenue populaire; actuellement, il doit prendre le chemin de fer pour s'embarquer à Marseille et rejoindre l'expédition envoyée contre les Kroumirs. Couverts de poussière, le sac au dos, la musette au flanc, le fusil sur l'épaule, les soldats frappaient ensemble du pied sur le pavé, le drapeau au milieu des rangs.

Les enfants s'étaient groupés en avant de leur reposoir de mai, contemplant de tous leurs yeux éveillés, émerveillés, on ne parlait alors que des Kroumirs, et leurs jeunes têtes blondes en étaient troublées. Ajoutez à cela qu'en réalité le patriotisme semble monter des entrailles du sol comme la sève, et pousser avec le petit cœur des enfants.

Le mois de Marie à Rome Les Romains célèbrent le mois de Marie avec une dévotion singulière. Dans plus de cinquante églises, les exercices ont lieu chaque jour à diverses heures du matin ou du soir, afin que les fidèles, à quelque profession qu'ils appartiennent, puissent les suivre et entendre les prédications qui exaltent la sainteté et le puissant patronage de la Vierge. Ces exercices sont entourés des pompes et des grâces charmantes dont l'Eglise est si prodigue: les chants, les lumières, les peintures, les draperies, les fleurs et l'encens.

Il n'y a pas, d'ailleurs, que les églises paroissiales qui attirent le concours du peuple; mais les églises nationales des Français, des Espagnols, des Anglais, des Irlandais, des Allemands, des Grecs, des Illyriens, des Polonais et des Slaves. Parlerons-nous des églises et chapelles des communautés, des couvents, des hôpitaux, des prisons? Parlerons-nous aussi des oratoires que la piété privée élève dans les palais et les maisons? Partout, le riche et le pauvre, le fort et le faible, le pauvre et le faible surtout, célèbrent à Rome le mois de Marie.

Dans les villages des environs de Rome, le soir, sous le porche ou dans les allées des habitations les plus humbles, devant les images éclairées de la Vierge, se réunissent les femmes et les enfants; les hommes se tiennent tête nue en dehors de la porte. Et on chante les litanies, toujours suivies d'un cantique populaire en l'honneur de Marie. Le refrain de ce cantique est tellement passé dans l'habitude, qu'on l'entend toute la journée; que le labourer qui suit ses bœufs dans le sillon, que le père conduisant son troupeau, la jeune fille allant à la fontaine, la femme lavant le linge au bord du ruisseau, le répètent sans se lasser:

Eviva Maria, Eviva Maria, Eviva Maria, E chi la croce

Ainsi la masse du peuple des villes et des campagnes, que la Révolution n'a pu encore détourner des pratiques de la foi, cherche dans le culte de la Vierge, une consolation à ses douleurs.

Un soir de mai Dans les anciennes villes du Midi, une vieille coutume de mai, la coutume du « mois de Marie » dans la rue, fait la joie des petites filles et des petits garçons d'un même quartier.

C'est pourquoi ils s'étaient bien rassemblés une dizaine, pétulant et piaillant comme des moineaux de printemps. Centre un pan des remparts resté debout, ils avaient adossé un échecau recouvert d'une serviette. Cet autel improvisé portait une madone en plâtre, des chandeliers d'étain, des vases fleuris, empruntés au ménage d'une grande poupée, et trois feuillets à enluminures, déchirés en nait quand et par on ne sait qui dans un missel gothique. Le soleil descendait à l'infini d'un de ces horizons roses et dorés dont les ciels de Provence ont la magie. Les chandeliers du reposoir brûlaient entre les bouquets et — avant de chanter les cantiques — l'un des enfants quêtait, selon l'habitude.

C'était une fillette, ce soir. Elle présentait aux passants sa soucoupe de faïence et leur répétait d'un voix argentine: « Pour le mois de Marie, s'il vous plaît! » Tout à coup, une sonnerie de clairons éclata au fond de la vieille rue sombre. Les enfants crièrent tous à la fois, tourné la tête, écoutant et regardant avec curiosité. Les clairons continuèrent à sonner, mais plus retentissants, ils apparaissent enfin: les voici. Ils précèdent un régiment au terme d'une interminable étape; demain, il doit prendre le chemin de fer pour s'embarquer à Marseille et rejoindre l'expédition envoyée contre les Kroumirs. Couverts de poussière, le sac au dos, la musette au flanc, le fusil sur l'épaule, les soldats frappaient ensemble du pied sur le pavé, le drapeau au milieu des rangs.

Les enfants s'étaient groupés en

avant de leur reposoir de mai, contemplant de tous leurs yeux éveillés, émerveillés, on ne parlait alors que des Kroumirs, et leurs jeunes têtes blondes en étaient troublées. Ajoutez à cela qu'en réalité le patriotisme semble monter des entrailles du sol comme la sève, et pousser avec le petit cœur des enfants.

La première compagnie passa, et les gamins, silencieusement, pieusement, se montrèrent du doigt le drapeau. Ces prunelles de dix ans s'allumaient et les tailles se redressaient sous une naïve fierté. Ils se mirent à causer avec vivacité entre eux et à voix basse. Pendant ce temps, toutes les compagnies défilèrent et tournaient à l'autre bout de la rue noire. L'arrière-garde ne laissait plus voir d'elle qu'une immobile ligne de sacs et une rangée de semelles se relevant, s'abaissant — et les sonneries des clairons s'éteignaient, s'assourdisaient, s'éteignaient.

Les enfants avaient fini de chuchoter; mais cela avait trop duré et une singulière expression de désappointement se peignit sur leurs visages, quand ils virent que la-bas les derniers pantalons rouges et le drapeau allaient disparaître. Soudain, un pauvre soldat en retard, traînant la jambe, courbant le dos, sel par la poussière, s'efforçait de suivre le régiment à distance, songeant au pays. On s'en va toujours au pays quand on est triste, lui ou souffrant.

En avisant cette poignée de bambins, — il jeta un long regard douloureux sur le « mois de Marie » qui lui rappelait du même coup le village, l'église et la mère. Ah! lui aussi, il avait fait son reposoir de mai autrefois et il était alors gai, choyé, heureux, non une chose numérotée, mais un petit quelque chose.

Comme un rayon de soleil, un rayon de joie illumina le visage des enfants. La mignonne quêtée s'avança vers le trainard. Comme le pauvre diable était en ce moment son kèpi pour s'essuyer le front, la petite fille jeta dans le kèpi la quète qui sonna de tout son cuivre. Puis, agitant sa main mignonne:

— Pour les soldats qui vont se battre! cria-t-elle avec crânerie. Vive la France!

Tous les enfants répétèrent d'un même cri: — Vive la France! Le soldat pâlit. Il n'eut le temps ni de rendre l'offrande ni de dire un merci. L'enfant était repartie, toujours courant. Il ne put qu'agiter à son tour son kèpi: deux grosses larmes roulaient sur ses joues émus et fatiguées.

— Eh bien! oui. Vive la charité et vive la France!

LE BEARN A travers l'histoire.

Ce travail, que je dédie à mes compatriotes du Midi de la France et à leurs descendants, n'est point un ouvrage de longue haleine. Il n'est pas surtout un ouvrage de grande valeur. J'ai essayé — dans toute la mesure du possible, — de retracer l'histoire de notre petite patrie, avant qu'elle ne se fut emparée de la grande.

Et, je m'empresse d'ajouter que cette histoire a été glorieuse par les grands hommes dont nous allons nous occuper, et par les grandes choses qu'ils ont accomplies. Le Béarn a eu son existence nationale particulière, sa littérature personnelle, sur laquelle des grands orateurs, des écrivains illustres ont jeté un brillant éclat. Malheureusement, cette histoire est peu ou pas connue de nos compatriotes. A l'école du village, on retracé à nos enfants, les hauts faits de nos aïeux; on fait défiler devant leurs yeux éblouis les époques glorieuses de l'histoire de France. On néglige un peu trop de leur parler de notre histoire Béarnaise, comme si elle ne pouvait pas soutenir la comparaison avec l'histoire de la France elle-

même, si grande, si glorieuse qu'elle puisse être. Mais voilà. Dès que le Midi veut se draper dans les glorieux souvenirs de son passé, le Nord boude. Les mauvaises langues s'empressent de dire: Oh! ces gens du Midi! Oh! ces Gascons! On dirait, vraiment, qu'il n'y a qu'eux en France! Mais, passons, et entrons dans notre sujet.

Les premiers siècles de notre histoire Pyrénéenne présentent trop de confusion pour qu'il soit possible de donner en quelques lignes des précisions suffisantes. Au milieu du conflit incessant des races des bouleversements, des invasions, les premiers habitants de notre pays, Hères et Gaulois, se constituèrent, défendus par leurs montagnes, protégés par leurs montagnes, et prenant, dans l'existence troublée des temps primitifs, le culte de l'indépendance et l'amour de la liberté.

Sil les Béarnais refusèrent leur soumission à César, tandis que les autres peuples Aquitains vaincus par Crassus, se hâtaient d'entrer dans le moule absorbant de la civilisation romaine, il n'en est pas moins vrai que les Béarnais durent subir le joug des Romains.

Après ceux-ci, les Vandales, les Alains, les Wisigoths se partageant l'Aquitaine, jusqu'au jour où les Francs de Clovis s'en emparent, après avoir vaincu Alaric à Vouillé.

Le Christianisme avait fait son apparition au IVe siècle avec St-Julien. Son célèbre évêché de Beneharnum la vieille capitale du Béarn est représenté au VIe siècle par St-Galactoire au concile d'Agde, où figure également l'évêque d'Oloron.

St-Julien et Saint Galactoire sont les deux prélats qui furent les plus illustres parmi la lignée glorieuse des évêques du Béarn. Tous les deux furent les évêques de Le-car. L'un fut célèbre par son éloquence, par son zèle d'apôtre, l'autre est compté parmi les martyrs de l'Eglise catholique.

Plus tard, les Normands s'embarquèrent sur les côtes de l'Océan, mettent à feu et à sang le pays tout entier et détruisent Beneharnum tout aujourd'hui encore on discute la situation géographique.

Du choc ardent d'opinions très diverses, il semble résulter que Beneharnum occupait le plateau sur lequel est bâtie la ville de Le-car.

Les Normands chassés, les princes de Béarn cherchèrent à réparer les ruines de l'invasion. L'évêché de Beneharnum fut rétabli à Le-car, et la capitale de l'Etat fixée à Morlaas.

Le premier vicomte de Béarn investit par Louis-le-Débonnaire fut Centulle Ier. Avec lui commença la série vraiment glorieuse de ces souverains indépendants régnant sur des peuples libres, avec le consentement de ceux-ci, et sur l'engagement réciproque de respecter mutuellement les droits de chacun.

Les nombreuses guerres dans lesquelles ces princes vaillants furent engagés, ne sauraient faire oublier l'auteur, qu'avec un soin jaloux, ils commencèrent à édifier dès la première heure de la consolidation de leur pouvoir.

Nous voulons parler des « Fors » de Béarn, dont la rédaction en langue Romane, — en Béarnais, — est restée comme l'expression la plus belle et la plus complète des vieilles règles du droit, honnête, vivante, alterum non ledere, suum cuique tribuere. Justice au pauvre, confiance dans l'arbitrage du bon Baron, réciprocité de devoirs, égalité de droits devant la loi fondamentale. Modèle de Charte constitutionnelle consacrant le contrat synallagmatique passé entre le Souverain et le Peuple!

Le seigneur, avant d'être reconnu et proclamé, devait prêter le serment aux Barons, à la Cour,

aux nobles et autres habitants du Béarn, d'être fidèle seigneur, de rendre justice à chacun, au pauvre, comme au riche, sans exception de personne, de ne leur « faire tort ni préjudice, ni dans leurs corps ni dans leurs biens; de les garder et maintenir dans leurs Fors, coutumes, privilèges et libertés, tant en général qu'en particulier. Et de tenir pour certain ce que par sa justice aurait été ordonné.»

Le seigneur devait ensuite jurer aux Barons qu'il ne vendrait ni aliénerait terre de sa seigneurie « au-delà de sa vie.»

YAN DE LESCA.

A la mémoire des deux orphelins de l'Assise Marie, qui se sont noyés dans le fleuve, au pied de la rue Noyez, en jouant sur la rive en avril dernier.

SIMPLE HISTOIRE EN DEUX CHAPITRES.

Il était en saison de la hausse des eaux. Deux enfants folâtraient aux bords de la rivière, s'attachant de grands yeux sur leurs pieds baignés.

Il ne faut que bien peu pour amener l'enfance. Un simple bout de planche, un frêle mat d'osier, un morceau de papier, un morceau de corde, tout cela suffit pour amener l'enfance.

Or les deux orphelins, libres par un instant, Tenaient au bout d'un fil leur cadavre mignon. Et les petits valseaient, en suivant le courant, Vognaient vers l'océan qui près de la montagne.

Or les deux orphelins, libres par un instant, Tenaient au bout d'un fil leur cadavre mignon. Et les petits valseaient, en suivant le courant, Vognaient vers l'océan qui près de la montagne.

Or les deux orphelins, libres par un instant, Tenaient au bout d'un fil leur cadavre mignon. Et les petits valseaient, en suivant le courant, Vognaient vers l'océan qui près de la montagne.

Or les deux orphelins, libres par un instant, Tenaient au bout d'un fil leur cadavre mignon. Et les petits valseaient, en suivant le courant, Vognaient vers l'océan qui près de la montagne.

Or les deux orphelins, libres par un instant, Tenaient au bout d'un fil leur cadavre mignon. Et les petits valseaient, en suivant le courant, Vognaient vers l'océan qui près de la montagne.

Or les deux orphelins, libres par un instant, Tenaient au bout d'un fil leur cadavre mignon. Et les petits valseaient, en suivant le courant, Vognaient vers l'océan qui près de la montagne.

LES OISEAUX DE JESUS.

Un jour, l'enfant Jésus s'en allait à l'école. Au long exploitait le couloir son front lais. Au matin nimbait d'une fine aurore...

Un jour, l'enfant Jésus s'en allait à l'école. Au long exploitait le couloir son front lais. Au matin nimbait d'une fine aurore...

Un jour, l'enfant Jésus s'en allait à l'école. Au long exploitait le couloir son front lais. Au matin nimbait d'une fine aurore...

Un jour, l'enfant Jésus s'en allait à l'école. Au long exploitait le couloir son front lais. Au matin nimbait d'une fine aurore...

Un jour, l'enfant Jésus s'en allait à l'école. Au long exploitait le couloir son front lais. Au matin nimbait d'une fine aurore...

Un jour, l'enfant Jésus s'en allait à l'école. Au long exploitait le couloir son front lais. Au matin nimbait d'une fine aurore...

Un jour, l'enfant Jésus s'en allait à l'école. Au long exploitait le couloir son front lais. Au matin nimbait d'une fine aurore...

TRISTESSE DES CHOSES.

La pierre était triste, en songeant au chère qui l'aurait pu servir au grand soleil. Du haut d'un rocher regardait la plaine. Et frémissait et se tordait quand l'air est vermeil.

La pierre était triste, en songeant au chère qui l'aurait pu servir au grand soleil. Du haut d'un rocher regardait la plaine. Et frémissait et se tordait quand l'air est vermeil.

La pierre était triste, en songeant au chère qui l'aurait pu servir au grand soleil. Du haut d'un rocher regardait la plaine. Et frémissait et se tordait quand l'air est vermeil.

La pierre était triste, en songeant au chère qui l'aurait pu servir au grand soleil. Du haut d'un rocher regardait la plaine. Et frémissait et se tordait quand l'air est vermeil.

La pierre était triste, en songeant au chère qui l'aurait pu servir au grand soleil. Du haut d'un rocher regardait la plaine. Et frémissait et se tordait quand l'air est vermeil.

La pierre était triste, en songeant au chère qui l'aurait pu servir au grand soleil. Du haut d'un rocher regardait la plaine. Et frémissait et se tordait quand l'air est vermeil.

La pierre était triste, en songeant au chère qui l'aurait pu servir au grand soleil. Du haut d'un rocher regardait la plaine. Et frémissait et se tordait quand l'air est vermeil.

La pierre était triste, en songeant au chère qui l'aurait pu servir au grand soleil. Du haut d'un rocher regardait la plaine. Et frémissait et se tordait quand l'air est vermeil.

frémissait sous le souffle céleste. Messenger du Très-Haut, il avait gardé un reflet des rayonnements divins; et comment décrire ce visage si pur, si calme et si beau! En le contemplant, Pierre se sentait grandir.

—Allons il est temps de partir, lui cria la femme de charge. Réveillé en sursaut, Pierre tressaillit; il ôta son bonnet, tira la révérence, et s'en alla, la tête pleurant de l'archange. Il le vit devant lui tout le long de la route. Il le revit dans sa chaumière, planant au-dessus de la femme et des petits qui, grimpaient sur ses genoux, s'accrochant à sa veste, ne purent le tirer de son extase. Il se coucha et rêva du glorieux archange. Pour la première fois, se le rappela son rêve tout éveillé, et tout le jour, tant que dura le travail, il eut devant les yeux l'idéale vision. Elle le suivit au «Cocq-Hardi». Lieu profane plus hanté des ivrognes que des bienheureux. Il la retrouva la nuit d'après, dès qu'il ferma de nouveau les paupières. L'archange était devenu pour lui ce qu'est l'or à l'aveugle, le pouvoir à l'ambitieux, l'aimée à l'amant. Le monde entier s'absorbait dans ce type divin qui emplît le cœur et le cerveau du pauvre Pierre.

goût il n'en manquait point, témoin son admiration pour une œuvre d'élite. Quant à être archange, il n'avait jamais tracé une ligne, ni taillé une pierre autrement qu'en son carre, et pourtant l'archange l'obéissait. Il le voyait si distinctement et si constamment qu'il se croyait certain de pouvoir le copier, si seulement il eût su comment s'y prendre! Le dessinateur était hors de question, puisqu'il n'avait jamais tenu un crayon de sa vie. Mais il savait façonner la pierre, voire la plus dure; pourquoi n'entendrait-il pas de faire sortir l'archange d'un bloc, qu'il transporterait en secret, dans un petit grenier, tout au haut de la maison!

De leur côté et vers la même époque, le grand général, l'homme d'Etat, le diplomate, murissaient chacun à part soi, les plans de leurs vastes entreprises, tandis que l'honnête Pierre méditait son grand projet. Il contemplant le bloc de pierre, et d'étranges pensées traversaient son cerveau. L'archange avait éroqué pour lui un monde nouveau. Il avait bien oui parler jadis du grand saint Michel, le vainqueur de Satan, criant par la voix de la foudre: «Qui est semblable à Dieu!» puis prosterné, après la victoire, devant le trône de l'Eternel, et adorant; mais il ne lui avait jamais prêté un corps et un visage. D'où avait pu venir à l'artiste cette merveilleuse divination? Quelle figure avait posé devant les yeux de son esprit, pendant qu'il aimait le marbre et le douait de beauté et de vie! Ce devait être

une vision d'en haut, une étincelle du pouvoir créateur. Qu'avait dû sentir cet homme lorsque, jour par jour, heure par heure, il avait vu sous ses doigts la matière se transformer et devenir esprit et, plus tard, lorsque l'admiration et l'enthousiasme de la foule avaient salué cette incarnation de tout ce qui est pur, noble et beau!

Ensuite vint le contraste de sa pauvre tâche journalière. A lui, Pierre, tâche si monotone et si ingrate! Quelles idées pouvaient se faire jour, à travers le rude labour de porter l'oiseau, d'étendre le mortier, d'aligner des pierres dans une machine en eut pu faire autant. Pierre entrevit en lui quel que chose que ne pouvaient enchaîner ni les bornes étroites de son travail, ni les nécessités matérielles de la vie, et à travers cette trouée, son âme prit l'essor. Pourquoi n'entendrait-il pas de façonner un ange à sa guise, dans son petit grenier solitaire, à ses heures de loisir? Il se mit à l'œuvre et travailla patiemment chaque soir, après la journée finie. Patiemment, il endura de navrants mécomptes: un jour, il démêla dans la grossière ébauche, un bras trop court, une jambe crochue, des ailes grotesques; la tête, au lieu de s'élever noblement vers le ciel, semblait sortir de la poitrine.

Johan ne perdit pas courage; il recommença. Il supporta sans se plaindre les gronderies de sa femme sur son air distrait et pensif, les agaceries des marmots qui voulaient jouer, les reproches de ses compagnons qui ne pouvaient lui pardonner de désertier le «Cocq-

Hardi». Il écouta avec soumission les remontrances plus sérieuses du patron qui l'avait surpris la truette à la main. N'avait-il pas son ange pour le consoler de ces puérils misères?

Cependant le temps s'écoulait et si l'ange n'avancait pas, la famille augmentait, et imposait au pauvre maçon le double d'efforts et de travail. La ménagère était bonne femme, mais emportée, querelleuse selon elle, Pierre avait besoin d'être harcelé, et elle ne lui épargnait pas les stimulants. Il endura tout avec douceur, il pensait à son œuvre. C'est chose inconcevable de quelle aide et consolation lui était cet ange!

Maintenant, le temps qu'il pouvait consacrer à la réalisation de son rêve était de plus en plus restreint, et les années couraient. Dans le petit fragment de miroir cassé qui ornait la chaumière, Pierre voyait grisonner ses cheveux et sa barbe. Mais la vision, quoique un peu moins distincte, n'en était pas moins présente; à toute heure, il pouvait l'évoquer. Parfois il se réveillait la nuit et montait à son cher grenier, tailler la pierre brute. Il ne prit pas impunément sur son repos: ses forces déclinaient; il le sentit, mais sans pouvoir se résoudre à renoncer à l'œuvre commencée, non qu'il y rattachât un ambitieux espoir de réussite, il connaissait très bien son impuissance; mais il y avait, dans cet effort de volonté, dans cet exercice de l'esprit et dans cet enthousiasme du cœur, un je ne sais quoi qui le grandissait, qui l'élevait bien haut au-dessus des vexa-

tions, des soucis quotidiens, qui le rendait plus heureux, plus noble et meilleur.

A mesure qu'il avançait vers la céleste figure dont son labour était hanté, le désir de pénétrer et de comprendre son absolu beauté s'éteignait davantage; elle était pour lui comme l'étoile qui, jadis, guida les bergers vers un dieu.

Ses traits émaciés attestaient l'énorme fatigue de son corps en lui la volonté indomptable de l'âme seule maintenait la vie comme les dieux avaient puni Prométhée pour avoir tenté de leur dérober leur secret, l'Art divin semblait vouloir briser le pauvre paysan qui cherchait à pénétrer ses mystères.

Le bloc, taillé et retaillé, était à peu de chose près aussi informé qu'au premier jour: Pierre seul y trouvait quelque ressemblance avec sa chère vision qui, toujours aussi radieuse, le précédait au retour, si vivante et si persistante qu'il lui semblait que deux ou trois coups de ciseau achèveraient la copie de ce divin modèle. Sans toucher à sa soupe, sans allumer sa pipe, il embrassait sa femme et ses enfants et courait s'enfermer dans sa mystérieuse retraite. Là, il contemplant longtemps la pierre dégrossie, puis, prenant le marteau et le ciseau, il se mettait au travail avec une ardeur fiévreuse, mais bientôt une langueur inaccoutumée s'emparait de lui, les outils glissaient de ses mains, et il demeurait immobile, ébloui par la vision intérieure, de plus en plus belle, de plus en plus rayonnante, trop éclatante pour qu'il osât ten-

ter de la reproduire.

Un matin sa Gertrude s'éveilla et ne trouva pas Pierre à ses côtés. Elle pensa qu'il était parti avant l'aube pour quelque lointain besogne. Elle se leva et descendit; la porte de la maison était verrouillée en dedans. Elle appela, personne ne répondit. Les enfants se joignirent à elle. Ils cherchèrent et parcoururent, alarmés, toute la petite maison, mais de Pierre ils ne trouvèrent, nulle trace. Ivonne se rappela le grenier où maintes fois il avait vu son père se glisser furtivement. Il monta à l'échelle, entra par la lucarne et découvrit, à genoux, la tête appuyée sur le rude bloc, le corps sans vie de Pierre. L'archange fut le dernier objet que les yeux du pauvre maçon virent éclairés avant de se fermer... qui pourrait dire sur quelles visions ils se rouvrirent?

Son corps fut déposé dans le petit cimetière du village, sa veuve fit ériger sur l'humble fosse une croix en bois que le temps pourrit et renversa. Plus rien n'indiqua aujourd'hui le lieu de la sépulture. La pierre devant laquelle un cœur humain battit jusqu'à se rompre fut brisée pour recommander un des murs du bourg, et tandis que les restes mortels du grand général, du grand homme d'Etat, du grand diplomate reposent sous de grandes dalles de marbre blanc à fastueuses inscriptions, pas un morceau de bois, pas une pierre brute ne raconte au passant que Pierre Kardel, du petit bourg de Plouhèrec, en Bretagne, vécut et mourut là.

Tous ces grands de la terre ont atteint leur idéal en cette vie, leur idéal de gloire, d'orgueil, d'ambition. Celui de Pierre était trop élevé pour qu'il put jamais l'atteindre et il devait en faire un martyr. Martyr bienheureux, car il fut bercé perpétuellement dans un rêve charmant que n'interrompit jamais la vie cruelle. Son esprit inculte, en marche vers l'impeccable entité qu'il avait conçue, s'épura, et un monde d'impressions jusque-là inconnu de lui, s'était révélé peu à peu: la vision divine fut pour lui comme un flambeau dans la nuit. Et qui pourrait dire quelle influence cette évolution incessante vers l'éternel idéal